

commença à chinter à tue-tête et Dominique se mit à faire des embarras avec les sacs placés près de lui et de Benn : il se levait, empêchait son voisin de nager, puis il mettait aviron à rembarquer et cela assez souvent et assez longtemps pour que leur canot se laissât distancer par les autres, sans donner de soupçons à Benn.

Tout était convenu d'avance, afin de pouvoir mettre à exécution le complot préparé pour s'assurer de l'échange de notre homme. Au moyen de ce manège tous les canots de deux partis étaient rendus au rivage déjà depuis quelque temps, lorsque le canot dans lequel étaient Dominique et Benn arriva, et toute l'affaire était montée, lorsque ceux-ci mirent pied à terre.

— Comme vous avez l'air tristes, tous vous autres, exclama Dominique en arrivant !

— Mon pauvre Dominique, dit un des voyageurs en s'avancant piteusement pour donner la main à son ancienne connaissance, ce n'est pas sans raison que nous sommes tristes. Les Sioux, les Pieds-noirs, les Cœur-d'alêne, les Nez-percé, les Tête plate, les Sautaux, les Maskégons et toutes les nations sauvages sont en guerre ; ils massacrent tout et on ne sait pas combien de nos compagnons ont péri, dans les différents postes. Vous ferez bien d'être sur vos gardes : on disait que ces brigands se proposaient d'attaquer le Fort-William :... s'ils le prennent vous courrez de grands risques.

— Saccagé-chien ! Mais comment faut-il s'y prendre, s'écria Benn ! Ils sont donc sans raison ces sauvages ?

— Sans raison ! répondit Dominique les larmes aux yeux, ils peuvent te manger tout vivant... Pour ma part, ajouta-t-il en parlant à l'oreille de Benn en confidence, je vais tâcher de faire un échange.

— Ecoute, dit alors Benn en tirant Dominique à l'écart, si tu veux m'échanger aussi, tu n'en auras pas regrets, je t'assure.

— Entends bien, répliqua Dominique, ne dis pas mot à personne : je connais les voyageurs qui descendent, je vais aller arranger ça.

Il y avait un jeune sauvage abénaquis, élevé parmi les canadiens à Bécancourt, du nom de Metsalabaulet, qui désirait prendre un nouvel engagement ; Dominique se mit en rapport avec lui, et quand tout fut arrangé, il alla pousser l'épaule de Benn qui le suivit mystérieusement.

Les choses étant convenues entre les parties, ils se rendirent près du *Commissaire de la Compagnie*, qui riait dans sa barbe comme un bossu de toute cette manigance, et là l'échange des engagements

La chose une fois réglée, Dominique se mit à chanter *voilà mon cœur, voilà* ! et la gaieté revint sur tous les visages, à la grande surprise de Benn qui ne pouvait, d'abord, s'expliquer ce changement subit : il finit cependant par comprendre qu'on s'était moqué de lui.

Quelques heures après on se séparait *en se tournant le dos*, comme on disait alors.

En partant, Metsalabaulet, que Dominique avait instruit de tout ce qui s'était dit et fait auparavant, cria à Benn :

— Tu n'as qu'à te marier avec une fille riche, à présent !

— Et toi, répondit Benn, que les ours déchirent ta maudite couenne noire !

Vous me croirez si vous voulez, mais la chose est arrivée

comme Metsalabaulet et Benn se l'étaient dite. Un ours a entamé la peau de l'abénaquis, et comme je l'ai appris depuis, notre gros bête de Benn a marié une fille riche.

Quant à ce qui est de Benn, je n'ai pas assisté à son mariage ; mais pour ce qui est de Metsalabaulet je l'ai vu en sortant des griffes de l'ours. C'était un beau garçon avant cette rencontre, depuis il n'est pas joli, je vous assure ; puisque nous en sommes sur le sujet, il faut autant que je vous raconte comment la chose est arrivée.

Nous étions en traite six hommes dans un canot avec un commis, et nous venions de camper sur le bord d'une rivière où nous devions demeurer quelques jours en attendant des sauvages. Au moment de notre arrivée un peu avant la bruno, Metsalabaulet avait remarqué les pistes d'un ours sur le sable : il prit un fusil et, emmenant avec lui un jeune sauvage de seize à dix-sept ans qui faisait partie de notre équipage, il se mit à suivre les traces de la bête.

Il commençait à faire brun, lorsqu'il surprit l'ours, au détour d'un petit rocher. L'animal se dirigeait vers un bouquet d'aulnaies voisin d'un ruisseau : Metsalabaulet tira son coup de fusil ; ce qui n'empêcha pas l'ours de continuer son chemin vers les broussailles.

Le chasseur crut cependant distinguer du sang sur la piste ; mais comme il n'était pas prudent de s'aventurer dans les branches avec un ours au moment où la noirceur prenait, Metsalabaulet s'en revint au campement avec son compagnon.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, nos deux sauvages n'eurent rien de plus pressé que d'aller voir à leur ours. Il y avait en effet du sang sur la piste. Ils allaient entrer dans l'aulnaie, lorsque l'ours, blessé et furieux, s'élança dans la clairière, se précipita sur Metsalabaulet qui s'avancait le premier et le terrassa sous lui.

Le jeune sauvage, compagnon de Metsalabaulet prompt comme l'éclair, en voyant son ami écrasé sous l'animal presque à ses pieds, dégaina son couteau, s'élança sur l'ours et joua si vite et si bien de sa lame dans le ventre et les côtés de la bête, qu'elle tombe morte en un instant.

Metsalabaulet était sauvé ; mais pas intact. L'ours lui avait labouré la figure avec ses griffes, lui traçant deux profonds sillons dans le front et la joue et lui crevant l'œil gauche. Quand il revint au campement il était horrible à voir. Il guérit facilement et promptement, comme c'est toujours le cas avec les sauvages ; mais les cicatrices restées de ses plaies et son œil crevé lui font un défigurement qui l'ont rendu célèbre parmi tous les voyageurs.

Je ne vous ferai pas au long l'histoire de tous mes voyages dans les Pays-d'en-haut que j'ai parcouru presque dans tous les sens ; car pendant tout le temps de mon engagement, je n'ai pas plus arrêté que l'eau qui coule, je vais me contenter de vous parler des principales choses dont j'ai été témoin.

(A continuer.)

J. C. TACHÉ.